

L'inclusion scolaire en France

Jean Claude Arevalo

Buongiorno e grazie per il vostro invito alla festa internazionale della storia in questa bella città di Parma

Je vous remercie de nous accueillir dans votre ville de Parme, avec mes collègues ici présents nous venons d'une petite ville du sud-ouest de la France qui se nomme Cahors. Pour être plus précis elle se situe entre Toulouse et Bordeaux et pour les amateurs de football assez loin du Paris -Saint Germain ce qui n'est pas pour nous fâcher. A défaut de grand club de football nous avons en commun Léon Gambetta, petit-fils d'un immigré italien originaire de Gènes qui est le grand personnage de Cahors dans la seconde moitié du 19^e siècle : avocat, député de Paris puis Président du Conseil, c'était un républicain farouche et un des fondateurs de la Troisième République..

Nous vivons dans un pays de pierres blanches, de vignes qui cachent des petits villages préservés et un savoir vivre que je vous invite à visiter et à goûter, je vous promets que vous en resterez nostalgiques.

Pour revenir au sujet qui nous concerne c'est-à-dire l'inclusion des enfants en situation de handicap nous soutenons aujourd'hui avec l'APAJH que cette approche porte en elle un projet de société et qu'elle est créatrice de vitalité et d'espérances. Comme vous le savez cette utopie est fragile parce qu'elle est aussi impactée par les contractions d'une mondialisation qui nous enferme dans des injonctions paradoxales. Sans nous faire devenir fous, ces injonctions peuvent décourager les plus motivés d'entre nous. Sans revenir au Moyen Age ni au Pape, car à Cahors nous avons eu aussi un pape en 1316, Jacques Duèze qui devint pape sous le nom de Jean XXII. Excusez ses liens quelque peu maladroits mais ce qui nous rapprochent nous rend moins craintifs des autres.

Je parlais donc d'injonctions paradoxales : en effet les choix budgétaires, la rationalisation des moyens nous éloignent simplement des propositions alternatives et singulières des territoires. Je ne suis pas un indépendantiste mais je regrette souvent cette volonté pugnace de structurer des systèmes verticaux qui deviennent forcément peu réactifs tant leur inertie est importante. Cependant les volontés sont grandes et les nouvelles orientations de l'éducation nationale vont à mon avis dans le bon sens. Pour revenir au sujet qui nous concerne, je peux de mémoire d'homme parfois un peu grippée dans le sens où elle aurait tendance comme tout méditerranéen à exagérer les faits vous parler de l'inclusion des enfants handicapés. Sans doute à Parme n'êtes-

vous pas victime du penchant de l'exagération et ne nous retransmettez-vous que les évènements vêtus de leur simple réalité. Lorsque je voyage donc dans mon expérience professionnelle je mesure les changements qui ont transformé le milieu spécialisé et celui de l'éducation nationale. Même si dixit Confucius **L'expérience** est une lanterne que l'on porte sur le dos et qui **n'éclaire** jamais que le **chemin parcouru je tenterai de ne pas en tirer une leçon pour l'avenir.**

J'ai connu l'époque des grandes bâtisses léguées par des communautés religieuses ou de notables, elles étaient généralement isolées quelque part dans un coin de montagne ou de campagne mais toujours loin des villes et recevaient des enfants ou des adultes handicapés. La littérature évoque souvent le temps du grand renfermement Michel Foucault dans sa thèse « histoire de la folie à l'âge classique » nous aide à mieux cerner les représentations qui nous encombrant encore actuellement, vis-à-vis de ceux qu'on appelait les aliénés. La connaissance de l'histoire devrait nous aider à comprendre les traces que l'humanité laisse dans les murs, l'architecture mais aussi sans doute dans l'inconscient collectif. L'histoire de la pédagogie fait référence au début du 20^e siècle à l'éducabilité des enfants arriérés. En 1907 le docteur Binet propose d'introduire dans les classes de Levallois quelques imbéciles incapables d'apprendre à lire. Il déclare « théoriquement je crois que l'imbécile est pour l'hospice. Mais j'ai désiré faire appel à l'expérience et savoir par les renseignements que nous donneraient les maitres s'il n'était pas possible d'améliorer grandement certains imbéciles »¹

J'ai donc connu sans avoir fait la grande guerre ces endroits où l'on regroupait des enfants différents parce qu'ayant moins de quelque chose ou trop d'autre chose. Ces enfants prenaient le bus le lundi matin, rejoignaient leur établissement et revenaient chez eux par le même bus « souvent celui de l'institution » le vendredi soir. Ils n'avaient pas véritablement d'existence puisque invisibles à la société. Donc à vie d'homme sans remonter aux calendes Grecques on s'aperçoit que l'idée de l'inclusion même et je ne dis pas la pratique est un sujet plutôt récent. Nous vivons ce qu'on appelle la désinstitutionalisation, mais l'idée de laisser retourner aux lierres les vieux châteaux ne va pas de soi. Se séparer de son enfant, le laisser à des professionnels à cause de quelques neurones déserteurs, le laisser durant sa petite enfance parcourir les anciens sanatoriums ne fait plus l'unanimité. Je me souviens d'une publicité du secours populaire (je crois) on demandait à un jeune enfant efflanqué ce qu'il voulait faire plus tard. Vivant répondait 'il. Eh bien je crois que c'est cela qui se joue encore, ce qui pour certains

¹ Binet 1938 documents relatifs à la corrélation entre le développement physique et la capacité intellectuelle.
G Avanzini Alfred Binedt et la pédagogie scientifique

élèves est un processus normal pour d'autres est juste une question de survie. On a trop longtemps pensé que lorsqu'on marche moins vite mieux vaut vivre à côté. (il suffit de prendre le métro pour en faire l'expérience). Je fais aussi parti de cette génération sensible à l'idée qu'il ne fallait pas faire de peine, ne pas blesser celui qui est différent. Je parlais sans doute de l'idée très répandue que l'homme est un loup pour l'homme et qu'il convenait d'être le protecteur des enfants différents. Je vais vous raconter une histoire celle de Michelou. A côté de notre établissement, il y a un bâtiment désaffecté depuis cinq ans environ. Il y avait un service qu'on appelait la pouponnière et un autre la maison maternelle. Le premier était une sorte de crèche et le second un service accueillant des jeunes mères en difficultés et leurs enfants au titre de la protection de l'enfance. *Dans la maison maternelle rentraient les futures mamans sans maris, des jeunes mineures pour la plupart. Un long couloir partagé par des rideaux de chaque côté. On appelait ça les box, 12 lits où les filles mères attendaient d'accoucher. Ensuite il y avait la pouponnière, 52 enfants de 0 à 3 ans et à l'écart le service des enfants débiles, 20 places réservées aux enfants délicats.*

Michelou est une de ces mères, elle a raconté ce terrible hiver de 1955, il faisait si froid, elle était venue à pied dans la neige. Ses parents l'avaient chassée, son ventre devenait gros. Le bébé est né, un bon gros bébé joufflu, durant trois mois elle ne pouvait plus le quitter des yeux, elle l'allaitait, le câlinait pour mieux se faire pardonner de devoir l'abandonner. Elle est restée par-là à se rendre indispensable, comme elle avait beaucoup de lait, elle prêtait son sein. Puis elle s'est dit que ce n'était pas suffisant pour rendre ce qu'on lui donnait, elle s'est mise à frotter les parquets, laver, repriser le linge pour l'institution. Son fils, elle le voyait souvent mais uniquement du coin de l'œil, elle ne voulait pas qu'il s'habitue. Un jour ils sont venus le chercher, des gens très bien on dit les infirmières. Elle n'a pas eu le droit de rencontrer les parents adoptifs de son fils, elle les a vus s'éloigner par la fenêtre. Ils sont montés dans une belle auto, ont franchi le portail de la cour, ils ne reviendraient plus.

Michelou a regagné sa chambre au pavillon des convalescents juste en face de la pouponnière, vingt ans durant elle a refait les mêmes gestes, le même parcours qui coûte. Le secret s'est peu à peu refermé sur elle, il est entré dans les murs en disparaissant des têtes

Ce qui nous paraît une étrangeté aujourd'hui n'est pas si éloigné de nous, lorsque nous évoquons l'inclusion. La notion de performance nous traverse et a remplacé les murs si solides des maisons maternelles, des orphelinats, des maisons d'enfants. Il faut faire vite et bien, évaluer l'autre à l'échelle de la performance. Nous accompagnons dans nos services des enfants handicapés sensoriels, moteurs, ou ayant des troubles des apprentissages. Défendre les

besoins éducatifs particuliers de ces enfants est une donnée essentielle reconnue par tous maintenant. On admet que l'école doit être un lieu ouvert à tous et que peu à peu les mondes de l'éducation spécialisée et celui de l'éducation nationale travaillent de concert et non en parallèle. Albert Prévost parle de progression vers des conceptions universelles de la société, dans lesquelles il est tenu compte d'entrée de jeu de la diversité des besoins de tous. Il reste cependant à régler cette affaire de la performance, où la situe-t-on dans le parcours d'un enfant ayant des besoins éducatifs particuliers ?

Pour Elisabeth Zukman l'expression « besoin éducatif particulier » ouvre clairement l'école à l'élucidation des besoins d'apprentissage au-delà des troubles apparents et concrètement, situe l'enseignant dans une logique d'interrogation de faits, en particulier des faits énigmatiques chez certains élèves. Pour Elisabeth Zukman cette expression aurait permis comme outil d'analyse des apprentissages de lever les assimilations contestables avec la déficience. Cette expression invite les enseignants à un double décentrage, s'interroger sur les besoins plutôt que de lister les déficits, se dégager d'un modèle médical pour s'inscrire dans une démarche éducative.

Mais ils sont aussi attendus dans la performance c'est-à-dire aussi dans leur capacité à transformer l'autre « différent » en semblable.

Toujours pour Zukman l'école est marquée par la forte prégnance de la norme de réussite, la culture dominante reste encore celle qui promeut des élites d'où la place difficile voire impossible de ceux qui ne s'y conforme pas. Pour Jean-Sébastien Morvan (à-propos de la compétence professionnelle dans l'intervention éducative) :

« Dès lors, comment l'échec de l'autre pointe, s'installe, devient par effet miroir double incompétence, celle de l'aidé, celle de l'aidant même si cette dernière est déniée »

Là encore nous constatons que la professionnalité de l'enseignant passe par sa capacité à recevoir sans jugements de valeur l'enfant en situation de handicap (Attentes basses, représentations) et à posséder une capacité d'adaptation et une singularité dans les suivis.

Pour Lucia de Anna (université Foro italico, Rome) à propos de l'expérience Italienne il est nécessaire d'amener l'école à repenser son rapport au savoir. On peut partir du principe que l'école elle-même est éducable. Elle doit pouvoir dire je ne sais pas pour se tourner vers des partenaires et chercher collectivement des réponses. Ainsi la réponse d'un parcours ne peut appartenir à un individu mais à une organisation capable de réponses conçues en équipe. Développer la capacité de l'enseignant à observer quitte apparemment à perdre du temps.

La singularité prendra t'elle le pas sur la norme ? C'est sans doute un enjeu de société qui nous occupera encore pour un certain nombre d'années, gageons que lorsque les générations futures iront consulter les archives, ils trouvent nos réflexions désuètes et d'un autre temps.